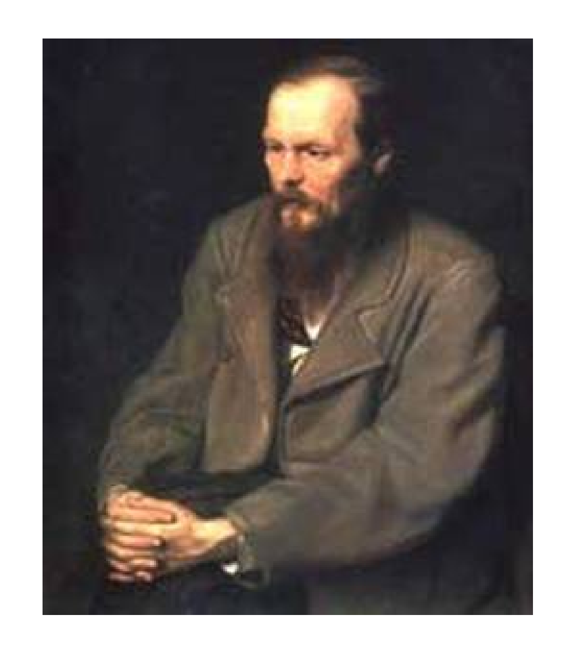
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

LE BOUFFON

(1848)

Traduction G. d'Ostoya et G. Masson

Table des matières

Le Bouffon (Polzounkov), écrit en 1847, a paru au début de l'année 1848 dans « L'Almanach illustré » édité par I. Panaïev et N. Nekrassov.

Je regardais l'homme. Son aspect avait quelque chose de tellement singulier que, rien qu'en le voyant, on se sentait pris d'une irrésistible envie de rire – ce qui m'arriva d'ailleurs. Autre remarque aussi : les yeux minuscules de ce petit monsieur viraient sans cesse dans tous les sens, et lui-même subissait à un tel point l'influence magnétique des regards étrangers, qu'il semblait deviner instinctivement l'attention qui pesait sur lui. Il se retournait aussitôt, examinant le gêneur avec inquiétude. Sa mobilité perpétuelle le faisait positivement ressembler à une girouette.

Chose étrange, il semblait craindre les railleurs bien qu'il dût aux moqueries dont il était l'objet, ses plus sûrs moyens d'existence, car il était le bouffon de tout le monde : son occupation principale, c'était de recevoir des chiquenaudes morales et même physiques, selon la société dans laquelle il se trouvait.

Les bouffons volontaires n'excitent même plus la pitié. Je remarquai cependant que cet homme ridicule n'était pas un pitre professionnel et qu'il restait en lui quelque chose d'élevé. Son air de gêne, la crainte perpétuelle et maladive qui le dominait, pouvaient militer en sa faveur.

Il me semblait que son désir de se montrer serviable vînt d'une bonne nature et le menât plus que des calculs matériels. Il permettait avec un certain plaisir qu'on se moquât de lui, qu'on lui rît au nez, mais, en même temps, je l'aurais juré, son cœur saignait à la pensée que ses auditeurs riaient ainsi, méchamment, non de ce qu'il racontait, mais de sa personnalité même,

de son cœur, de sa tête, de son extérieur, de sa chair et de son sang.

Je suis persuadé qu'à ces moments-là il sentait tout le grotesque de sa situation, mais toute protestation mourait dans sa gorge, bien que, chaque fois, on la sentît naître noblement en lui. Encore une fois, je suis convaincu que le contraste venait d'un reste de dignité, d'une sensibilité profonde et discrète et non de la triste perspective d'être chassé à coups de pied et de ne pouvoir emprunter quelque argent à ses auditeurs : le personnage, en effet, empruntait constamment ; il sollicitait sans honte le salaire de ses grimaces et de son abaissement. Il se sentait le droit d'agir ainsi, ses facéties ne tendant qu'à cette unique fin.

Mais, mon Dieu ! quel emprunt c'était ! et quel air se croyait-il obligé de prendre ! Je n'aurais jamais pu supposer, avant de l'avoir vu, qu'un aussi petit espace que l'était cette figure ridée, anguleuse et ravinée, pût être le théâtre de tant de grimaces différentes, et, à la fois, de sensations aussi étranges, d'impressions aussi désespérées, car, que n'y voyait-on pas ? La honte, une fausse arrogance, la colère avec ses rougeurs subites, la timidité, la sollicitation du pardon d'avoir dérangé, la conviction de sa propre valeur en même temps que celle de sa nullité, tout cela passait sur ce visage le temps d'un éclair.

Depuis six ans qu'il cherchait à se faire une place dans le monde sous l'égide du Seigneur, il n'avait pu arriver à se composer une figure digne des moments intéressants où se négociait l'emprunt. Bien entendu il n'aurait jamais pu descendre trop bas et se perdre : son cœur était bien trop chaud et trop mouvant pour cela ! Je dirai mieux : c'était, selon moi, un homme des plus honnêtes et des plus nobles de la création. Seule, une petite faiblesse le rabaissait : il était toujours prêt, au premier signe, à faire une petite lâcheté, de bon cœur et sans calcul, uni-

quement pour faire plaisir à son prochain. Bref, c'était ce qu'on appelle vulgairement une chiffe.

Ce qu'il y avait de plus drôle en lui, c'est qu'il était habillé comme tout le monde, ni mieux, ni pis que les autres, toujours propre, non sans quelque recherche, et manifestant au surplus une tendance à présenter une allure solide et pleine de gravité.

Cette apparence extérieure, et en même temps cette crainte intérieure qui semblait toujours le torturer, de même que ce besoin de s'humilier sans cesse, constituaient un contraste qui amenait à la fois le rire et la compassion. S'il était persuadé en son cœur – ce qui lui arrivait souvent malgré ses expériences – que tous ses interlocuteurs étaient des hommes bienveillants, capables de ne rire que d'eux-mêmes ou d'un épisode comique en soi et non de sa pitoyable personne, alors il aurait eu plaisir à enlever son habit ; il l'aurait endossé à l'envers et serait allé ainsi se promener dans les rues rien que pour amuser ses protecteurs et leur être agréable.

Encore un trait de son caractère : le drôle avait de l'amour-propre et parfois, si aucun danger ne le menaçait, il manifestait quelque grandeur d'âme. Il fallait voir comme il savait arranger même un de ses *protecteurs* quand celui-ci dépassait les bornes permises. Le cas se présentait rarement, mais alors il ne ménageait rien et faisait preuve vraiment de quelque héroïsme.

Bref, c'était un martyr, dans le sens exact du mot, mais un martyr inutile et, pour cela même, tout à fait ridicule.

Une discussion générale ayant surgi, je vis soudain mon drôle monter précipitamment sur la table, criant pour rétablir le silence et demandant la parole.

– Écoutez, me dit l'hôte, il raconte parfois des choses très curieuses... Vous intéresse-t-il ?

Je fis de la tête un signe affirmatif et je me mêlai à la foule.

La vue de ce monsieur habillé convenablement, et qui hurlait debout sur une table, provoqua l'étonnement de certains et le rire des autres.

– Je connais Théodose Nikolaievitch ! Je le connais mieux que personne, criait-il. Permettez-moi de raconter une histoire extraordinaire !...

– Racontez, racontez, Osip Mihaïlovitch !

– Écoutez, alors. Je commence, Messieurs. C'est une histoire bien extraordinaire...

– Tant mieux, tant mieux !

– Une histoire humoristique...

– Très bien ! Parfaitement ! Au fait !

– C'est un épisode de la vie de votre humble serviteur...

– Pourquoi, alors, dites-vous que c'est une histoire humoristique ?

– Et un peu tragique, par-dessus le marché.

– Ah !...

– Bref, c'est à cette histoire que vous devez la chance inestimable de m'entendre aujourd'hui. Oui, c'est bien à cause d'elle que je me trouve aujourd'hui dans votre si *intéressante société*.

– Sans calembours !

– Cette histoire...

– Enfin, cette histoire – terminez, je vous prie, au plus vite votre prologue – cette histoire coûtera sans doute quelque chose, insinua un monsieur blond et jeune. Et, mettant la main à sa poche, il en sortit son porte-monnaie, tout en faisant mine de chercher son mouchoir.

– Cette histoire, mes petits Messieurs, empêcha la réussite de mon mariage...

– Mariage !... une épouse !... Polzounkov voulait se marier !...

– J'avoue que je serais bien aise de voir Mme Polzounkov.

– Permettez-moi de vous demander quel était le nom de celle qui aurait pu devenir Mme Polzounkov, piaffa un jeune homme qui cherchait à se rapprocher du conteur.

– Donc, Messieurs, voici le premier chapitre de mon histoire. C'était il y a six ans de cela, au printemps, le 31 mars, retenez la date, la veille...

– Du premier avril, cria un petit monsieur frisé.

– Vous êtes vraiment perspicace. C'était le soir. Au-dessus de la petite ville de N... les ténèbres s'épaississaient, mais la lune avait des velléités de se montrer... enfin tout était poétique à souhait. C'est alors que, dans le crépuscule qui s'attardait, je sortis de mon petit logement, après avoir dit au revoir à feu ma pauvre grand'mère, ma grand'mère qui restait renfermée. (Excusez-moi d'employer cette expression à la mode que je viens d'entendre chez Nicolas Nikolaievitch. Ma grand'mère était, en effet, entièrement *renfermée* : elle était aveugle, muette, sourde,

bête, tout ce que vous voudrez...) J'avouerai que j'étais tout tremblant, car je me préparais à aborder une grande affaire ; mon cœur battait la chamade comme celui d'un petit chat qu'une main osseuse soulève par la peau du cou.

– Excusez, Monsieur Polzounkov. Que désirez-vous ?

– Veuillez abréger, s'il vous plaît, et conter simplement.

– À vos ordres, dit Polzounkov, visiblement gêné. J'entrai donc dans la maison de Théodose Nikolaievitch. Celui-ci était pour moi un collègue, plus encore : un chef. On m'annonça et on m'introduisit dans son cabinet que je vois encore. Il faisait sombre et on n'apportait point de bougie. Je regarde, et voilà que Théodose Nikolaievitch entre dans la pièce. Tous deux, nous restons dans les ténèbres. Alors, Messieurs, il advint entre nous une chose étrange. C'est-à-dire... non... il n'y avait là rien d'étrange ; c'est simplement comme tout ce qui arrive dans la vie. Je sortis de ma poche un rouleau de papiers. Il fit de même. Mais ses papiers, à lui, étaient des billets de banque...

– Des billets de banque ?

– Oui, et nous échangeâmes nos papiers.

– Je parie qu'il était un peu question de chantage dans cette affaire, dit un monsieur jeune, élégamment vêtu.

– Chantage ? chantage ? Ah ! Monsieur, si, un jour, vous faites votre service dans une administration de l'État, vous verrez comme il vous sera loisible de chauffer vos mains au foyer de la patrie. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants : aussi sommes-nous, tant que nous le pouvons, pendus à son sein nourricier.

Un rire général emplit la pièce.

– Croyez-moi, cependant, Messieurs : je n'ai jamais accepté de pots-de-vin, s'écria le conteur en lançant un regard méfiant sur l'assistance.

Une nouvelle explosion de joie couvrit les paroles de Polzounkov.

– Je vous assure, Messieurs...

Il s'arrêta, regardant ses auditeurs. L'expression de sa figure était bizarre : sans doute l'idée lui venait-elle qu'il était encore le moins malhonnête parmi toute cette honnête compagnie... Néanmoins son visage resta grave jusqu'à ce que les rires se fussent apaisés.

– Ainsi, reprit Polzounkov, je n'ai jamais accepté de pots-de-vin. Mais cette fois-ci, cependant, j'eus la faiblesse de prendre l'argent que me remit un homme habitué à cette manière de régler certaines histoires. J'avais entre les mains quelques petits papiers assez compromettants pour Théodose Nikolaievitch.

– Vous voulez dire qu'il vous les a rachetés ?

– Parfaitement.

– Et combien vous a-t-il donné ?

– Il m'a donné... N'importe lequel d'entre vous, Messieurs, aurait pour cette somme vendu sa conscience, et avec toutes ses variantes encore... si cette conscience avait pu valoir quelque monnaie, bien entendu... Et cependant, voyez-vous, j'eus à ce moment-là l'impression qu'on me versait de l'eau bouillante sur le crâne. Je vous assure que je ne savais plus exactement ce qui se passait en moi, je n'étais ni mort ni vif, mes jambes flageolaient, mes lèvres tremblaient ; j'avais bien envie de demander

pardon, tellement je me sentais en faute, écrasé devant Théodose Nikolaievitch.

– Vous a-t-il pardonné, enfin ?

– Mais je n'ai pas demandé le pardon... je dis simplement ce qui se passait en moi à cet instant. J'ai un cœur chaud, savez-vous. Je voyais qu'il me regardait.

– Vous n'avez donc pas la crainte du Seigneur tout-puissant, Osip Mihaïlovitch ? me dit mon chef...

Que fallait-il faire en cette occurrence ? J'écartais les bras, par convenance, et, la tête sur l'épaule, j'articulai péniblement :

– Pourquoi voulez-vous que je ne craigne pas le jugement de Dieu, Théodose Nikolaievitch ?

Je répète que c'était par convenance, uniquement, et, en moi-même, je sentais l'envie de me cacher sous terre.

– Après avoir été si longtemps l'ami de notre famille, un fils presque ! et qui sait encore ce que le destin nous réservait, Osip Mihaïlovitch ! Et voilà que vous me menacez de dénonciation !... À qui se fier après cela ?...

Et voilà qu'il recommence à me faire de la morale :

– Non, dites-moi, après cela, ce que je dois penser des hommes, Osip Mihaïlovitch ?

Et moi aussi je me disais : « Que faut-il en penser ? » Je sentais une étreinte à la gorge, ma voix tremblait et, connaissant ma faiblesse de caractère, je saisis vivement mon chapeau.

– Voyons, où allez-vous, Osip Mihaïlovitch ?... Est-il possible que vous me poursuiviez ainsi de votre haine ? que vous ai-je donc fait ?...

– Théodose Nikolaievitch, Théodose Nikolaievitch !

J'étais devenu mou comme du sucre fondu et le petit paquet de billets de banque était lourd à ma poche, lourd à ma conscience, et semblait crier : « Brigand que tu es ! Ingrat ! Maudit ! » On eût dit que ce mince rouleau pesait cinq pouds... (Ah ! s'il avait en réalité pesé cinq pouds !)

– Je vois, dit Théodose Nikolaievitch, je constate votre repentir... Vous savez, demain c'est...

– La fête de Marie d'Égypte...

– Allons, ne pleure plus ! Allons, tu as péché et tu te repens. Allons ! Il se peut que je te remette dans le droit chemin... Peut-être même que mes pauvres pénates arriveront à réchauffer votre cœur, je ne dirai pas endurci, votre cœur égaré !...

Me prenant par la main, Messieurs, il me conduisit au sein de sa famille. Je sentais le froid me saisir ; je tremblais, en songeant à la figure que j'allais faire devant, car il faut vous dire, Messieurs, qu'il s'agissait d'une affaire assez délicate.

– N'est-ce point là que se trouvait Mme Polzounkov ? interrogea soudain un ironiste.

– Ou plutôt Marie Théodosievna. Cependant, il ne lui a pas été donné de porter le nom que vous avez bien voulu prononcer, cet honneur ne lui a pas été dévolu. Car, voyez-vous, Théodose Nikolaievitch avait raison de dire que j'étais considéré dans sa maison à l'égal d'un fils. Il en avait été ainsi six mois auparavant, au moment où Michel Maximovitch Dvigaïlov était encore

en vie. Mais la Volonté Suprême avait abrégé son séjour en ce monde sans qu'il eût eu le temps de faire un testament...

– Hou !...

– Parfaitement ! et moi, je suis resté avec un zéro en poche. Car le monsieur défunt était, je le savais (bien qu'on ne m'eût jamais laissé entrer dans sa maison), le défunt, vous dis-je, était un homme très riche et me considérait, non sans quelque raison, comme son fils.

– Ah ! Ah !

– Oui, il en avait été ainsi, et cet événement malheureux pour moi fut cause que, dans la maison de Théodose Nikolaievitch, les nez s'allongèrent indéfiniment, et qu'on me tint rigueur à la suite de cette déconvenue.

Je remarquais tout cela, je le constatais, m'efforçant de paraître indifférent, quand soudain, pour mon malheur (ou peut-être pour mon bien, qui sait ?), un officier de la remonte arriva dans notre ville. Un officier de la remonte a pour métier de courir sans cesse, un métier de cavalier, quoi, qui ne lui permet pas de séjourner ; et cependant, il s'incrusta si bien chez Théodose Nikolaievitch que j'en fus fort marri.

Selon mon habitude, ce fut par des voies indirectes que j'abordai la question devant mon futur beau-père : « Et ci, et ça ? dis-je, et pourquoi voulez-vous, Théodose Nikolaievitch, me faire ainsi de la peine ? Pourtant je suis déjà presque votre gendre. » C'est là, mes chers Messieurs, qu'il me sortit une réponse ! C'était vraiment un poème en douze chants, et en vers. On l'aurait écouté la bouche béante d'enchantement ! On est là, l'oreille tendue comme un imbécile, cependant qu'il se défile comme une anguille ! Un talent, vous dis-je, un don !

Alors, je commençai mes manœuvres auprès de la fille : je lui apportais des romances, des bonbons ; je m'efforçais de paraître amusant, je faisais des calembours, je poussais des soupirs, disant que mon cœur se consumait d'amour ! et des larmes, et des déclarations ! La bêtise de l'homme est vraiment infinie, vous en savez quelque chose. Je n'avais pas regardé mon acte de naissance et j'oubliais que j'avais trente ans déjà. On se moquait visiblement de moi.

À la fin, la colère me saisissant à la gorge, je pris la résolution de ne pas remettre les pieds dans leur maison. Je pensais, me remémorant des faits, des racontars ; je réfléchis, et cette idée d'une dénonciation me vint à l'esprit. Une petite lâcheté, quoi ! je l'avoue. Et cependant, il y en avait des précisions dans mon petit rapport, des preuves capitales même !

Et ce rapport, échangé contre des billets, m'avait rapporté quinze cents roubles or.

– Mais c'était une véritable extorsion de fonds.

– Oui, si vous voulez. Mais comme je vous l'ai dit, c'est à un habitué du procédé que je faisais rendre gorge. Et, franchement, on ne peut, dans ce cas-là, considérer la chose comme un délit. Donc, je continue.

– Vous vous rappelez sans doute que Théodose Nikolaievitch m'avait entraîné au salon et que j'étais plus mort que vif. Toute la famille vint à ma rencontre avec des airs sinon fâchés, tout au moins pleins de tristesse... Tous paraissent abattus, et pourtant la gravité se peint sur leurs figures. Quelque chose de paternel : on dirait le retour de l'enfant prodigue. On me fait asseoir à la table de thé, et moi, Messieurs, j'avais en moi comme le bouillonnement d'un samovar, cependant que mes pieds étaient glacés... Je me sens tout petit, tout malheureux... La noble épouse de mon chef m'adresse la parole, me tutoyant :

« On dirait que tu es maigri, pauvre garçon. » Oui, je ne suis pas bien portant, Marie Fominichna... Ma voix tremblait, et, elle, la canaille, comme si elle avait attendu ce moment, me sortit cette remarque : « On voit que c'est la conscience qui n'est pas en ordre, cher Osip Mihaïlovitch ! Les repas pris chez nous te pèsent sans doute sur le cœur ! Ce sont mes larmes de sang qui te tombent sur la conscience ! » C'est comme je vous le dis ! Elle racontait tout cela en versant du thé. Elle était si calme, si douce : on n'eût jamais dit qu'au marché elle savait crier, plus fort que toutes les commères. Voilà comme elle était, notre chère conseillère.

Et puis, pour mon malheur, c'est Marie Théodosievna, la fille, qui apparaît à son tour avec toute son innocence, un peu pâle et les yeux rougis. Et moi, imbécile, qui croyais être cause de ces larmes ! Plus tard, j'appris qu'elle avait en effet longuement pleuré, mais pour cette autre raison bien simple : l'officier de la remonte avait pris ses jambes à son cou et ne donnait plus signe de vie ! Par la suite, les parents, ayant appris les dessous de l'affaire, avaient voulu étouffer cette histoire, bien que la famille menaçât de s'augmenter.

Aussitôt que je l'aperçus, j'eus le désir de me cacher sous terre et, du regard, je cherchai mon chapeau, mais quelqu'un l'avait déjà caché ; j'aurais voulu me sauver tête nue, mais on avait pris la précaution de fermer la porte, et alors commencèrent des rires, des amitiés, des clignements d'yeux, qui finirent par me remettre un peu : ma bien-aimée, s'asseyant au piano, chanta la romance du hussard qui devait partir. « Allons, dit Théodose Nikolaievitch, tout est oublié, viens dans mes bras ! » Le cœur léger, je me précipitai vers lui et je pleurai dans son gilet. « O mon bienfaiteur, mon père ! » criai-je, et des larmes, des larmes brûlantes, coulaient le long de ma figure. Mon Dieu ! si vous aviez vu cette scène. Lui, pleurait ; sa femme aussi, et ma petite Marie, et tout le monde... Il y avait même une petite blonde, venue je ne sais d'où, qui pleurnichait aussi... De tous

les coins, des gosses sortirent et se mirent à piailler... Combien de larmes ! que d'attendrissements ! Un fils prodigue, je vous dis, ou bien un soldat qui revient, de la guerre.

Puis, ce fut une vraie réception : on apporta des gâteaux, on organisa des jeux de société. « Oh ! que j'ai mal ! disait-elle. – Qu'est-ce qui vous fait mal ? – Le cœur. » Elle rougit, la pauvrette. Le vieux et moi, nous bûmes du punch, et me voilà tout à fait à mon aise...

Quand je retournai chez ma pauvre grand'mère, la tête me tournait. Je réveillai la vieille et, tout joyeux, je lui contai l'histoire de mon bonheur. « T'a-t-il donné de l'argent, le brigand ? – Oui, grand'mère, il m'en a donné. Le bonheur est à notre porte ! »

J'ai commencé à m'endormir et puis je me suis de nouveau réveillé et j'ai pensé à toute cette joie nouvelle. Demain, me dis-je, c'est le premier avril : quelle belle journée, et amusante ! je songeais, je songeais, et enfin une idée drôle me vint à l'esprit. Je me levai, j'allumai la bougie et, riant tout seul, je m'assis à mon bureau.

– Savez-vous, Messieurs, ce que c'est qu'un homme heureux ? Vous allez le voir. Ma joie fut cause que je me précipitai les yeux fermés dans le malheur. J'entrai de plain-pied dans la boue ! Quel sale caractère j'ai, pourtant ! On me dévalise de presque tout, et moi, de bon cœur, j'offre le reste ! Allons, prenez cela aussi ! Il me flanque une gifle, et moi je tends l'autre joue ; comme à un chien, il me tend un appât, et moi, de tout cœur, je me précipite pour embrasser tout le monde. Vous voyez, c'est comme maintenant : vous vous moquez de moi, vous chuchotez entre vous ; je le vois bien ; quand je vous aurai ouvert mon cœur, vous me ridiculiserez, et cependant, tout en le sachant, je vous en raconte ; pourtant personne ne m'y force,

mais je vous prends comme mes frères, mes amis les meilleurs... Hé !...

Le rire qui montait peu à peu avait fini par couvrir la voix du conteur qui semblait maintenant pris d'un véritable accès d'extase. Il s'arrêta, ses regards parcoururent l'assistance, et soudain, comme emporté par un ouragan, fit le geste de laisser tout aller à l'abandon et se mit à rire comme les autres, trouvant sans doute sa situation bien drôle. Puis, il se remit à conter.

– J'eus de la peine à m'endormir cette nuit-là. Devinez ce que j'avais inventé, Messieurs ? J'ai honte, maintenant, de l'avouer. Un peu ivre, j'avais écrit tout la nuit, et quelles bêtises !

Le matin, je m'habillai, je frisai mes cheveux et, bien pommadé, vêtu d'un habit neuf, je m'en allai chez Théodose Nikolaievitch, mon papier à la main. Il me reçut lui-même et m'étreignit contre son gilet paternel. Mais moi, gravement, je reculai d'un pas. La situation m'amusait. Non, dis-je, Théodose Nikolaievitch, lisez d'abord ceci.

– Savez-vous ce qu'il y avait sur ce papier ? Je donnais ma démission. Ma signature figurait bel et bien au bas avec tous mes grades et mes titres : voyez ce que j'avais inventé. Je n'aurais jamais rien pu trouver de plus intelligent C'est le premier avril, me disais-je, je vais faire semblant d'être toujours fâché, leur laisser entendre que je ne veux plus de leur fille, que l'argent est très bien dans ma poche et que, mon avenir étant assuré, je donne ma démission. Ne voulant plus servir sous un tel chef, je passe dans un autre service et, de là, je ferai partir une nouvelle dénonciation. (Mon idée avait été de jouer le rôle d'un vil personnage.) Vous comprenez, Messieurs : la veille, j'étais rentré dans leur cœur, et, à cause de cela, je voulais donner libre cours à ce que je regardais comme une plaisanterie familière, je voulais me moquer du cœur paternel de Théodose...

Aussitôt qu'il eut pris connaissance du papier que je lui tendais, sa figure changea. « Qu'est-ce donc, Osip Mihaïlovitch ? » demanda-t-il. Et moi, comme un imbécile : « Poisson d'avril ! Théodose Nikolaievitch. » J'étais absolument comme un gamin, vous dis-je : c'est comme si, caché derrière le fauteuil de la grand'mère, j'avais voulu l'effrayer en hurlant dans son oreille. Oui !... j'ai honte de raconter tout cela...

– Allons, allons, continuez !

Des voix s'élevaient de tous côtés.

– Cela en fit du bruit, Messieurs. On criait que j'étais un espiègle, un gamin, que je leur avais fait peur. C'était doux, mes amis, et si familier que j'en eus honte, me disant : « Comment peuvent-ils recevoir un pécheur pareil dans un lieu aussi sacré ! »

– Oh ! mon cher ! s'écria soudain Madame la conseillère, m'en as-tu fait une peur ! j'en tremble encore ! J'ai couru vite voir Marie pour lui dire : « Regarde donc ce qu'il fait, ton Osip ! » J'ai eu des remords de t'avoir reçu si mal hier soir. J'en étais toute navrée.

Je fus sur le point de tomber à genoux devant elle. Les larmes recommencèrent, et des embrassades, et des plaisanteries à n'en plus finir. Théodose Nikolaievitch, lui aussi, s'était mis de la partie, et voulut nous servir un poisson d'avril de sa façon : « Un oiseau d'or est arrivé avec un bec en diamant, et, dans ce bec, il tenait une lettre. » Il se moquait de moi. Tout le monde se mit à rire, et la joie était générale... Pff !... j'ai même honte de vous raconter cela !...

Maintenant, Messieurs, nous approchons de la fin. Nous avions ainsi vécu une journée, deux... une semaine ; j'étais considéré comme un fiancé en titre. On commanda les alliances,

on allait fixer le jour du mariage, mais on ne voulait pas publier les bans tout de suite, car on attendait un inspecteur qui devait venir de Pétersbourg. Comme ce fonctionnaire retardait mon bonheur, je l’attendais avec une impatience fébrile. « Ah ! si on pouvait s'en débarrasser au plus vite ! » me dis-je.

Profitant de ce désarroi, Théodose Nikolaievitch m'avait mis toutes ses affaires sur les bras : comptes, rapports, vérifications des livres, additions. Le désordre dans la comptabilité était terrible. Partout des erreurs et des trous. Allons, travaillons un peu pour notre beau-père ! Celui-ci semblait souffrant et, chaque jour, sa santé paraissait plus précaire. Quand à moi, je devins sec comme une allumette, tant je travaillais sans prendre un moment de repos.

Enfin, tout fut terminé à temps et, le jour fatal, je vis soudain arriver chez moi un messager. « Venez vite, me dit-il, Théodose Nikolaievitch est au plus mal. » Je cours, j'arrive et je vois mon Théodose Nikolaievitch tout entouré de linges, des pansements vinaigrés sur la tête, poussant des « ah ! » et des « oh !»

– O mon cher ! qu'allons-nous devenir, me dit-il. Je vais mourir et à qui laisserai-je toute ma famille, tous mes petits enfants ?

La femme était là avec les enfants, Marie était en pleurs. Moi aussi, à leur vue, je versai des larmes. Il les fit sortir alors, me dit de fermer la porte, et nous restâmes tous les deux en tête à tête.

– J'ai une prière à te faire, me dit-il.

– Que désirez-vous ?

– Voilà, mon cher enfant. Sur mon lit de mort, j'ai un aveu à te faire : il manque de l'argent à la caisse, et déjà j'y ai mis du mien. Je suis très peiné de penser que des gens malveillants te disent du mal de moi... On t'avait trompé, vois-tu, et, depuis ce temps-là, le malheur a blanchi ma tête. L'inspecteur va arriver et ce pauvre Matvieiev a sept mille roubles en moins. C'est à moi qu'on va demander de rendre des comptes, car que peut-on trouver chez Matvieiev ? Il est déjà assez malheureux sans cela, et on ne peut pas en toute justice... J'aime mieux qu'on me rende seul responsable.

– Mon Dieu ! pensais-je, quelle belle âme !

– Je ne veux pas prendre de l'argent de ma fille, car sa dot est sacrée. J'ai bien quelque argent à moi, mais il est placé, et comment faire pour réaliser au plus vite ?...

Je ne pus me retenir davantage et me voilà à genoux devant lui.

– O mon bienfaiteur ! criai-je, je vous ai méconnu, je vous ai mésestimé. Des malveillants m'ont inspiré d'écrire cette maudite dénonciation. Pardonnez-moi, et reprenez votre argent !

Il me regardait, les larmes aux yeux.

– C'est cela que j'attendais de toi, mon fils. C'est comme cela que je veux te connaître. Je t'avais pardonné naguère en voyant les larmes de ma fille, maintenant c'est mon cœur tout entier qui t'absout. Tu as cicatrisé les blessures de mon âme et je te bénis pour l'éternité !

Il m'avait béni, Messieurs. Et moi, je m'empressai de courir à la maison pour lui rapporter la somme.

– Prenez, mon père, il n'y manque que cinquante roubles que j'ai employés pour mes besoins.

– Cela ne fait rien, me dit-il. Écris donc une demande antidatée, sollicitant une avancé de cinquante roubles sur tes appointements. Ainsi, je ferai le nécessaire devant les supérieurs, je leur dirai que je t'avais avancé cet argent.

– Qu'en pensez-vous, Messieurs ?... Cette demande, je l'ai bien écrite.

– Alors, comment tout cela a-t-il fini ? demanda quelqu'un.

– Cela s'était terminé par la remise de ce malheureux papier. Le lendemain, je reçois un avis avec un cachet officiel, je regarde : c'était ma démission ! On m'y disait de préparer mes comptes, de les rendre, et de m'en aller où je voudrais.

– Comment ?

– Et moi aussi, je criai comme vous : Comment ? Les oreilles me tintaient, mon cœur tressaillait et aussitôt je courus chez Théodose Nikolaievitch. La conversation s'engagea immédiatement.

– Qu'est-ce que tout cela ? demandai-je.

– Que voulez-vous dire ?

– Mais ma démission.

– Quelle démission ?

– La voilà !

– Mais oui... en effet... c'est une démission.

– Mais je ne l'ai jamais demandée.

– Comment ! mais vous l'avez pourtant signée du premier avril !

Imbécile ! je lui avais laissé le papier.

– Théodose Nikolaievitch ! est-ce bien vous que mes yeux regardent en ce moment ?

– Moi ? parfaitement ! et puis après ? Je regrette beaucoup, Monsieur, que le désir vous soit venu d'abandonner si vite le service. Un jeune homme devrait vouloir servir, mais vous, Monsieur, votre cerveau est ouvert à tous les vents. Soyez rassuré en ce qui concerne le certificat. Je vous en ferai un bon : vous avez fait tout ce qu'il faut pour le mériter.

– Mais, c'est là une plaisanterie, Théodose Nikolaievitch, et si je vous ai donné ce papier, c'était par jeu, pour vous faire rire.

– Ah ! c'était une plaisanterie ? Et depuis quand peut-on plaisanter avec les choses du service ? Sachez, Monsieur, que des plaisanteries pareilles vous mèneront un de ces jours en Sibérie. En attendant, au revoir, Monsieur. Je n'ai plus le temps de causer avec vous : l'inspecteur est arrivé, les devoirs du service avant tout ; et, si vous aimez à faire des plaisanteries, moi, j'ai des affaires sérieuses. Je vous le répète, vous pouvez compter sur un bon certificat... Ah ! il faut que j'ajoute que je viens d'acheter une maison. Nous allons l'aménager un de ces jours, et je compte bien ne pas vous voir à la pendaison de la crémaillère. Bon voyage, Monsieur !

Je courus chez moi. J'arrivai près de ma grand'mère en criant : « Nous sommes perdus ! grand'mère. » Elle se mit à hurler, sans savoir, et, dans le même temps, nous voyons le ser-

viteur de Théodose Nikolaievitch qui arrive, porteur d'une cage où sautillait un étourneau : c'était moi qui en avais fait cadeau à ma fiancée. On me renvoyait le tout avec ce billet : *Poisson d'avril.*

– Qu'y a-t-il eu par la suite ?

– Par la suite, que voulez-vous qu'il y ait eu ?... Je rencontrai un jour Théodose Nikolaievitch, et j'étais tout disposé à lui lancer ses vérités à la figure et à lui reprocher sa lâcheté.

– Et alors ?

– Je n'ai pas pu y arriver !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2006

—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Jeremy, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.